

EXTRAITS DE "LA GERBE" et des Journaux Scolaires

Dessins de Noël FLORINE, 15 ans — Montfort, Vau

Illustrant le texte de :

Jean ARNAUD, 12 ans — Ecole de St-Paul (A.-Marit)

A L'INSTITUTION LIBRE MODERNE

CHRONIQUE D'HISTOIRE



EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
SANT-PAUL (Alpes-Maritimes)

Le Gérant : F. REINET

107, Boulevard de la Chapelle — PARIS

ÉDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

C. FREINET, Saint-Paul (Alpes-Marit.)

Chèques Postaux Marseille : 118-03

Abonnez-vous aux

EXTRAITS DE LA GERBE ET DES JOURNAUX SCOLAIRES

Les dix numéros de l'année 5 »
Le numéro 0 50

— Achetez les fascicules parus —

Instituteurs, lisez :

C. FREINET :

L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE, 1 vol. 7 »
PLUS DE MANUELS SCOLAIRES, 1 vol. ... 8 »

MAIEN

Abonnez-vous à la revue mensuelle :
L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE - LE CINÉMA
LA RADIO, l'an 10 »

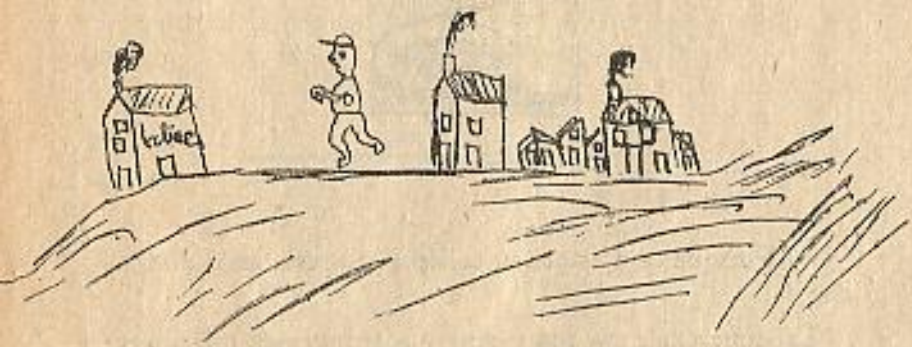
Achetez l'IMPRIMERIE pour votre classe et
joignez-vous à nous !

Dessin de Noël FIGRINI, 12 a. — Montfort (Var)

Illustrant le texte de

Jean ARNAUD, 12 a. — Ecole de St-Paul (A.-M.)

A l'Institution Libre Moderne



J'avais un professeur qui me voulait du mal.

Un jour, parce que ne savais pas les premières lignes de ma fable, il me dit : « Jeannot, ici ! »

Il me mit à genoux par terre avec deux dictionnaires sur chaque bras. Si je baissais les bras, il me cinglait le

cou avec une baguette d'osier. Je suis resté ainsi deux heures et demie. J'avais mal aux reins : je n'avais plus la force de me relever.

On me donnait des lignes à faire. J'en avais une fois 17.500. J'avais un jour à copier 25 pages de géographie.

C'est ainsi que j'ai perdu mon temps.



— Puisque tu n'as pas su ta leçon, tu resteras là dimanche !

Le dimanche, ma sœur vint me trouver et m'apporta une boîte de gâteaux. Je pleurais de ne pouvoir aller chez mes parents.

Le jour à midi, tout le monde était à table. Bientôt arriva le dessert. Le maître me dit :

— Jeannot, privé de dessert !

J'ouvris ma boîte de gâteaux et en donnai un à tous mes camarades, mais à lui, rien. Cela le fit rager : il se vengea le lendemain.

J'avais de l'argent : je partis acheter un paquet de cigarettes. Les élèves m'avaient vu et s'empressèrent d'aller le rapporter au maître.

Le soir, celui-ci me dit :

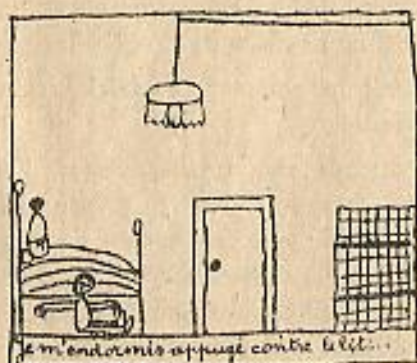
— Jeannot, fais-toi fouiller ! On m'a dit que tu avais un paquet de cigarettes...

Je lui donnai mon paquet. Alors, il me fit un billet et me le donna en disant :

— Va porter ça au directeur !

Je ne voulais pas y aller, car je savais qu'il était défendu de fumer. Le maître m'envoya un coup de pied dans le derrière qui me fit frapper contre la porte.

Je portai le paquet au directeur. Je fus mis au piquet pendant deux mois à toutes les récréations.



Au dortoir, le maître me dit :

— Quand je serai couché, tu viendras faire les lignes

dans ma cabine.

Quand il fut couché, j'allai dans sa cabine, et je commençai à écrire. Quand j'eus fait cinq-cents lignes, je tombais de sommeil. Alors, je partis me coucher en laissant la lampe allumée.

— « Mon vieux, tu paieras l'amende » ! pensais-je. Car il fallait payer quand on laissait brûler une lampe après le coucher.

Mais le lendemain matin, vers cinq heures, il me réveilla, me fit mettre à genoux les bras en croix à côté de mon lit. Et j'y restai une demi-heure.

UN ENTERREMENT

Il y avait déjà huit ou neuf dimanches que je ne sortais pas et je « languissais » de revoir mes parents.

— « Nous allons enterrer ta malchance », me dirent quelques camarades.

Ils prirent une de mes vieilles vestes, l'attachèrent à un bâton et on descendit dans le jardin. Moi je faisais l'enfant de chœur. Du commencement de la messe jusqu'à la fin je devais sonner. La messe dite, je creusai un trou et je fis semblant d'y coucher ma chance... Avec de l'eau, je la bénis en disant : « *Per omnia Secula seculorum ! Dominus babiscum !* »

Nous faisons cette cérémonie en pensant que cela me porterait bonheur.

Mais, hélas ! ma malchance n'était pas bien morte !

UN ORCHESTRE

Un matin, j'étais enfermé seul dans la classe, à genoux, avec un dictionnaire sur chaque bras.

J'envoyai les dictionnaires par terre et m'assis dessus. Je pris deux boîtes de sardines qui étaient sur mon bureau, un bout de bâton à chaque main et l'orchestre commença. Je jouais : « Ah ! les fraises !... », patatin ! poum ! poum ! tout en chantant.

Mais tout à coup la porte s'ouvrit :

— Ah ! c'est ça que tu fais, sale individu ! polichinelle ! cria le directeur. Et d'une gifle il m'envoya frapper contre un banc.

— Tu seras « collé » dimanche !

Mais je ne soufflai mot.

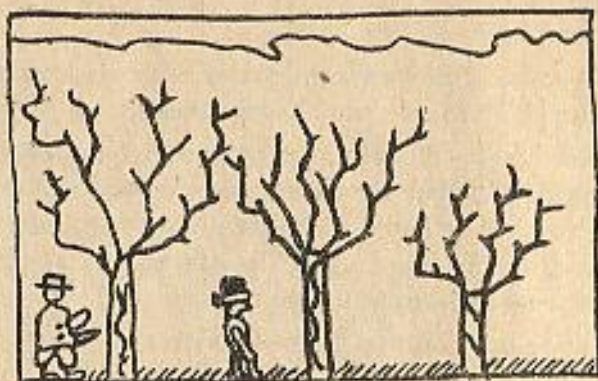
Le directeur sortit.

AU PILORI :

Il revint bientôt après, portant un bout de corde épais de deux doigts, m'attacha à un poteau qui se trouvait au milieu de la classe, puis me dit :

— Tu peux continuer maintenant si tu veux...

J'ai un peu souri, mais je vous prie de croire qu'on ne m'y reprendra plus à sourire quand on me gronde. Devenez ce qu'on me fit !...



AVEUGLE :

On me banda les yeux, on me détacha et on me conduisit dans un champ que nous appelions le pré et où il y avait beaucoup d'arbres. On me dit :

— Marche, maintenant !

Moi je ne voulais pas avancer, et pin ! pan ! deux coups de corde sur les jambes. Je partis en courant comme un fou.

Mais comme je voyais un peu à travers le mouchoir, je passais entre les arbres sans les toucher. Le Directeur, qui surveillait de la fenêtre, m'appela :

— Tu y vois ?

— Oui, Monsieur.

— Ah ! c'est pour ça que tu étais si dégourdi ! Eh bien, tiens...

Et il me couvrit les yeux d'un deuxième mouchoir très épais.

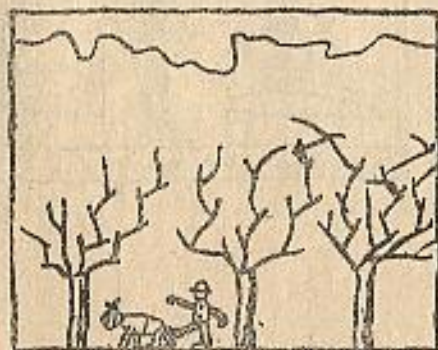
On me fit avancer... Pan ! d'un côté, pan ! de l'autre... Je m'écorchai un peu à la tête, mais ce n'était pas grave.

Survint alors le professeur qui suggéra méchamment :

— Il faut le faire marcher à quatre pattes. S'il ne se souvient plus des chansons qu'il a apprises, ça les lui fera entrer dans la tête !

Je partis donc à quatre pattes ; mais comme j'allais trop lentement, un coup de pied au derrière me fit frapper du front contre un arbre. Je me fis une profonde blessure dont je porte encore la cicatrice.

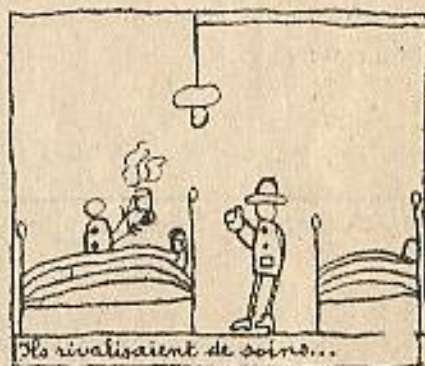
Pour me guérir au plus vite on me mit sur la plaie de la teinture d'iode pure.



Mais tout cela m'avait tellement effrayé que je tombai malade.

Alors le directeur et le professeur rivalisaient de soins pour me guérir : mais je n'acceptais rien de tout ce qu'ils m'apportaient. Je restai deux jours couché.

C'était l'avant-veille des vacances. Mes camarades me disaient : « A cause de ce vilain professeur, tu ne peux rien faire. Il faut te plaindre à tes parents !... »





LA REVOLTE

Je dis aux élèves : « Je me vengerai, et il ne tardera pas à partir ».

Le professeur avait tout entendu. Il entra en fureur :

— Dix mille lignes à faire pour demain !

— Vous pouvez courir, lui répondis-je.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— J'ai dit que vous pouvez courir avant que je fasse vos lignes.

— Bon !

Le soir, il me mit à genoux, les bras en croix, à côté de son lit. Vers dix heures il s'endormit ; je m'endormis ainsi, appuyé contre le lit. Mais vers cinq heures, je me réveillai.

A sept heures, le Directeur vint, comme à l'ordinaire, inspecter pour voir si nous avions bien dormi. Il me trouva dans la cabine les bras en croix :

— Depuis quand es-tu là ?

— Depuis hier soir huit heures.

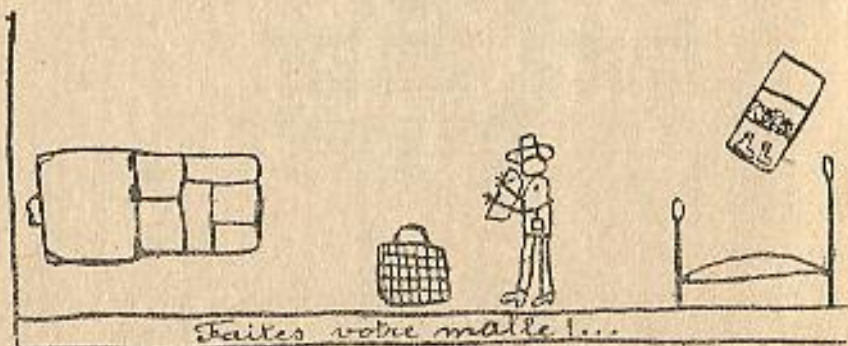
— Et pourquoi ?

Je recontai tout. Le professeur était rouge. Alors le Directeur lui dit :

— Faites votre malle ; et qu'à neuf heures vous ne soyez plus là !

Il vint pour me dire au revoir. Je dis simplement :
« Bon débarras ! »

Il arriva un autre professeur qui s'appelait R... et qui était Corse. Il était sourd, alors nous le faisons enrager.



C'est l'année dernière que Jeannot nous avait raconté ses malheurs à l'Institution Libre Moderne.

Nous tous, de Saint-Paul, nous disions : « Ça, c'est des blagues ! » et nous n'y croyions pas.

Mais cette année, nous avons dans notre classe, Honoré, qui était avec Jeannot dans cette école de tortures. Nous lui avons lu le récit de Jeannot et il nous a dit :

— « Je crois que tout est vrai. Moi, je restais les bras croisés pour n'être pas puni, de cette façon, je sortais toujours le dimanche. Je sais cependant que Jeannot a été malade.

Je me souviens, moi aussi, d'un mauvais maître ; c'était un Italien. Il ne parlait pas bien le français. Il frappait tous les enfants. Presque tous les soirs, il y avait des élèves à genoux par terre. Un soir, le Directeur arriva ; il vit cinq ou six « petits » à genoux et qui pleuraient. Il leur demanda :

— Pourquoi pleurez-vous ?

Ils répondirent que c'était le maître qui les avait punis et frappés.

Le Directeur ne dit rien et donna raison au maître, parce qu'il n'avait personne pour le remplacer. Un jour, ce mauvais maître avait battu un enfant de sept ans. Il voulait le faire mettre à genoux. Le petit refusa parce qu'il ne méritait pas la punition. En sortant de classe, l'enfant dit à l'homme qui l'avait frappé :

— « *Espèce de brute !* »



L'Institution Libre Moderne dont il s'agit et qui n'est ni libre ni moderne, est une école privée, à tendances religieuses, comme il en existe encore un certain nombre en France.

Éditions de l'Imprimerie à l'École

EXTRAITS DE LA GERBE

FASCICULES PARUS À CE JOUR

ET EN VENTE AU PRIX UNIQUE DE 0,50 FRANCO

1. *Histoire d'un petit garçon dans la montagne.*
2. *Les deux petits rétamiers.*
3. *Récitations (Poèmes d'enfants).*
4. *La mine et les mineurs.*
5. *Il était une fois...*
6. *Histoires de bêtes.*
7. *La si grande fête.*
8. *Au pays de la société.*
9. *Au coin du feu.*
10. *François, le petit berger.*
11. *Les Charbonniers.*
12. *Les aveugles de quatre yeux.*
13. *À travers mon enfance.*
14. *À la pointe de Testignan.*
15. *Contes du soir.*